

Nanette de Bottens : romancière d'autrefois

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **50 (1942)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-39211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NANETTE DE BOTTENS

romancière d'autrefois

Si l'on se souvient encore de M^{me} de Montolieu, de ses *Châteaux suisses*, bien romanesques et qui, pourtant, contribuèrent à éveiller chez nous le goût pour l'histoire, de son *Robinson suisse* et de cette *Caroline de Liechtfeld*, qui connut le plus vif succès, on a tout à fait oublié sa sœur cadette, Nanette de Bottens. Elle aussi fut romancière, et certaines de ses œuvres présentent un intérêt, marquant une étape dans l'élargissement de nos préoccupations littéraires à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e.

Fille d'Antoine-Noé Polier de Bottens (1713-1783), dont la carrière pastorale à Lausanne fut longue et brillante, Nanette fut fort répandue dans la société vaudoise. Infirmes et spirituelles, elle fut une charmante vieille demoiselle. Elle fut aussi généreuse. Le romancier Samuel de Constant, qui ne put jamais lui rendre les mille francs qu'elle lui avait prêtés dans un moment de gêne, lui légua les fauteuils de tapisserie qu'il avait brodés de sa main, tandis que dans le salon de la Chablière, il dictait à ses filles ses fictions romancées. Cette générosité était appréciée. A propos du jugement d'un de ses domestiques, condamné à être fouetté, à l'Evêché, pour un méfait inconnu de nous, et banni pour dix ans du territoire de Lausanne, un contemporain note : « Ce jugement est bien doux, tout le monde le trouve tel, mais on est bien aise pour Mlle Polier. » Et quand elle avait d'horribles vapeurs dans l'esprit, qui résistaient aux gouttes

d'Hoffmann, au sirop d'althéa, à la poudre de capucin, on en était navré ; on ne manquait pas de le noter dans le journal des menus faits quotidiens. De tant de malaises, Mme de Staël, qui avait une santé robuste, se moquait, il est vrai. « On n'a point de ces maux-là en France. Tout cela tient à l'ennui, au vide de la vie. Vive le mouvement, le passe-passe. Paris est nécessaire pour respirer. » Pour respirer au sens où l'entendait Corinne, qui avait la Suisse en une si magnifique horreur, et, à Coppet, la nostalgie du ruisseau de la rue du Bac, mais pas pour vivre, puisque Jeannette Polier ne disparut qu'à quatre-vingts ans, en 1839.

Cinq romans constituent sa production. Romans par lettres et en nombreux volumes ; romans-fleuves, comme nous dirions aujourd'hui, extensibles à volonté. Noircir tant de feuilles de papier ne causait à l'auteur nulle peine ; et de petits faits suffisaient à alimenter sa verve. Racontant une promenade à Goumoëns, où elle était allée dire un gentil bonjour à une vieille servante, Mme Salomon de Sévery terminait sa lettre par cette réflexion : « Voilà mes aventures, Nanette de Bottens en aurait eu pour tout un volume, je n'ai su faire que trois pages, mais il n'y a nulle broderie ».

Des cinq romans, la *Veuve anglaise*, le *Voyage d'une famille émigrée* et surtout *Anastase et Nephtali*, paru en 1815, sont les plus originaux. Le dernier mérite une mention spéciale.

Le décor est varié : la Vallombreuse, Interlaken, l'Île de Saint-Pierre, Saint-Aubin, Schintznacht, Schaffhouse, Lucerne, et, comme les héros ont eu des aventures encore plus lointaines et qui sont rapportées avec force détails, nous entrevoyons, derrière le cadre suisse, des contrées étrangères : l'Allemagne, la Pologne, l'Amérique du Nord. Ce mélange de décors était d'ailleurs capable de plaire à de nombreux lecteurs, aussi bien à ceux qui aimaient les intrigues cosmopolites, si en vogue au XVIII^e siècle, qu'à ceux qui désiraient, sous l'influence de l'helvétisme, des sites suisses et une littérature nationale.

L'intrigue elle-même est complexe. Une jeune veuve, Euphémie de Salgine, vit à la Vallombreuse avec une filleule, Alexie.

Soudain son frère Anastase, qu'on croyait mort dans les guerres contre les Indiens, revient avec un ami inséparable, Nephtali de Ferzen, un noble germain qui lui a sauvé la vie dans les combats, et qui avait épousé, en Amérique, la fille d'un colon israélite. Anastase avait été, lui aussi, épris de cette juive, mais chevaleresque, il avait cédé la place à son ami. Une cheffesse iroquoise lui avait alors offert son trône et son cœur. Résistant aux plaisirs de la gloire, il revenait à Lausanne, célibataire comme il en était parti, mais couvert de lauriers et paré d'une prestance guerrière. Nephtali est veuf d'ailleurs, et il tombe amoureux d'Euphémie. Celle-ci ne désire pas se remarier. Sa première union, raisonnable et peu heureuse, lui a suffi. Mais elle aimerait marier sa filleule à Anastase. En huit cents pages, une intrigue peut se nouer et se dénouer bien des fois... D'autant plus qu'apparaît M. de Bercy qui fait à Euphémie une cour assidue, et une Odile, jolie et coquette, qui cherche à attirer Anastase dans ses filets. Tout finit bien. Anastase épouse Alexie, enrichie par un héritage opportun. Euphémie cède aux instances de Nephtali. M. de Bercy s'est laissé prendre aux flatteries d'Odile ; il l'épouse ; il ne tardera pas à divorcer, l'ayant surprise dans une intimité coupable avec un jeune chasseur entreprenant ; il ira cacher sa honte dans la solitude.

Tout cela est prétexte à développements multiples, à des considérations sur le mariage, sur la fausseté des hommes et leur faiblesse : « Ils disent que les femmes coquettes les dégoûtent, et ils ne sont point fâchés d'être l'objet de leurs agaceries », sur la ruse de certaines « créatures ». Le colon israélite inspire à Mlle Polier des pages sur les relations entre juifs et chrétiens ; le conflit américain, des commentaires sur le projet pacifiste de l'abbé de Saint-Pierre ; une tentative de suicide, et l'exemple de Werther est évoqué. Une visite à Zurich conduit au monument de Gessner et chez Lavater, « génie sensible, bon et pieux », qui trouve sur les traits d'Anastase et de son amie, l'expression de la vertu et de l'amour. Einsiedlen, et c'est une digression sur le catholicisme ; l'île de Saint-Pierre, un parallèle entre Rousseau et Voltaire.

Ce livre, si chargé de romanesque, est par les dissertations qui y abondent, un témoignage précieux sur les goûts et les idées d'une Vaudoise d'alors ; il nous renseigne aussi sur ses préférences littéraires : citations des *Nuits* d'Young, du *Figaro* de Baumarchais. Les descriptions de paysages nombreuses montrent comme Rousseau et Gessner trouvaient chez nous des disciples, tardifs peut-être, mais enthousiastes, et même Châteaubriand. Les peintures exotiques des rives du Saint-Laurent rappellent, à différence de talent sans doute, celles des bords du Meschacebé. Tels sauvages, « qui ont la mémoire du cœur » et de grands sentiments, sont apparentés de près à ceux dont les amours touchantes avaient fait verser aux lectrices d'*Attala* de douces larmes, et dont les gravures avaient popularisé la physionomie sympathique. Certes, le style de Nanette n'est pas celui de l'Enchanteur. Les épithètes sont banales : rochers arides, prairies verdoyantes, neiges éternelles.

Les esquisses suisses sont précises : Interlaken, petit village alpestre, les chutes du Rhin, avec leur poussière d'eau semblable à des nuages, les bains de Schinznacht sont exactement décrits. La contemplation des sites n'empêche pas l'auteur d'observer les habitants. Elle ne sait pas l'allemand, mais elle admire les vertus alémaniques : l'hospitalité des paysans qui lui offrent du laitage avec cordialité. La politesse des jeunes gens, l'air sérieux et grave de tous, l'amour des populations laborieuses pour la musique et les fleurs, la ravissent. Le soir, les domestiques chantent devant la ferme de lentes mélodées ; le matin, des fillettes égrènent de gais refrains. Les fenêtres, les galeries sont décorées de fleurs rustiques ; les hommes ont à l'oreille une rose ou un œillet, et les femmes un bouquet à leur corsage. Toute une Suisse alémanique telle que les gravures de Lory la révèlent. Et cette vision est nouvelle dans nos lettres romandes ; elle constitue pour elles un enrichissement. Dans les poncifs, plus ou moins anglais ou germaniques, auxquels on s'était complu jusqu'alors, elle ajoute des variations heureuses. Tant de diversités et de nuances font d'*Anastase et Nephtali* un roman original, inférieur à ceux de Belle de Charrière quant à l'analyse des caractères,

mais qui présente une gamme de sensations plus étendue. Il nous livre des aperçus sur les conceptions et les aspirations du moment. Il marque dans notre mouvement littéraire une étape : celle de la rencontre de l'exotisme et de l'helvétisme, d'un essai de renouveler par eux les données et le cadre de nos romans, sans en bannir le romanesque et la sensiblerie.

Henri PERROCHON.

Juste Olivier et le château de Chillon en 1835

Dans les manuscrits de Juste Olivier, qui sont déposés au Musée historiographique vaudois, nous avons trouvé une pièce relative à Chillon. C'est une lettre adressée à un éditeur inconnu pour protester contre le vandalisme officiel de l'époque qui veut se procurer de vastes locaux en massacrant la forteresse jusqu'aux souterrains.

Cette lettre a dû être publiée dans un journal du temps, et l'auteur lui-même en a détaché un fragment qu'il a transcrit mot à mot dans son *Canton de Vaud* (Tome I. 444.) Elle n'ajoutera rien à l'œuvre littéraire de notre poète-historien ; on l'y retrouve tout entier avec ses qualités et ses défauts. Si nous la replaçons sous les yeux des lecteurs de la *Revue historique*, c'est qu'elle a été écrite il y a cent ans, et qu'en poussant son cri d'alarme, comme il le dit, Juste Olivier est bien le premier ouvrier de la restauration que nous admirons aujourd'hui. C'est un hommage à sa mémoire, bien mérité.

G. M.